

# **OBJET D'ETUDE : LES PHILOSOPHES DES LUMIERES ET LE COMBAT CONTRE LES INJUSTICES**

**PROBLEMATIQUE : DENONCER L'INEGALITE HOMMES/FEMMES DES LUMIERES A AUJOURD'HUI**

## **CORPUS**

**TEXTE 1 :** Marivaux *La Colonie* (1750), scène 9.

**TEXTE 2 :** Voltaire « *Femmes, soyez soumises à vos maris !* » Dialogue supposé entre l'abbé de Châteauneuf, mort en 1709, et la femme du premier maréchal de Grancey, morte en 1694 (1768).

**TEXTE 3 :** *La faute à Eve*, chanson écrite et interprétée par Anne Sylvestre, extraite de l'album « J'ai de bonnes nouvelles » (1978)

**TEXTE 4 :** *La côtelette* - Chanson écrite et interprétée par Brigitte Fontaine, extraite de l'album « Dévaste-moi » (2008).

**DOCUMENT 1 :** Vidéo de la campagne contre les inégalités salariales hommes femmes (2009).

**DOCUMENT 2 :** Planche de la bande dessinée *Les Frustrés 2*, par Claire Bretécher (1977).



## **TEXTE 1 : Extrait de *La Colonie de Marivaux* (1750)**

### **Scène IX**

LES FEMMES *susdites*.

**ARTHÉNICE**, *après avoir toussé et craché*.

L'oppression dans laquelle nous vivons sous nos tyrans, pour être si ancienne, n'en est pas devenue plus raisonnable ; n'attendons pas que les hommes se corrigent d'eux-mêmes ; l'insuffisance de leurs lois a beau les punir de les avoir faites à leur tête et sans nous, rien ne les ramène à la justice qu'ils nous doivent, ils ont oublié qu'ils nous la refusent.

**MADAME SORBIN**

Aussi le monde va, il n'y a qu'à voir.

**ARTHÉNICE**

Dans l'arrangement des affaires, il est décidé que nous n'avons pas le sens commun, mais tellement décidé que cela va tout seul, et que nous n'en appelons pas nous-mêmes.

**UNE DES FEMMES**

Hé ! que voulez-vous ? On nous crie dès le berceau : vous n'êtes capables de rien, ne vous mêlez de rien, vous n'êtes bonnes à rien qu'à être sages. On l'a dit à nos mères qui l'ont cru, qui nous le répètent ; on a les oreilles rebattues de ces mauvais propos ; nous sommes douces, la paresse s'en mêle, on nous mène comme des moutons.

**MADAME SORBIN**

Oh ! pour moi, je ne suis qu'une femme, mais depuis que j'ai l'âge de raison, le mouton n'a jamais trouvé cela bon.

**ARTHÉNICE**

Je ne suis qu'une femme, dit Madame Sorbin, cela est admirable !

**MADAME SORBIN**

Cela vient encore de cette moutonnerie.

**ARTHÉNICE**

Il faut qu'il y ait en nous une défiance bien louable de nos lumières pour avoir adopté ce jargon-là ; qu'on me trouve des hommes qui en disent autant d'eux ; cela les passe ; revenons au vrai pourtant : vous n'êtes qu'une femme, dites-vous ? Hé ! que voulez-vous donc être pour être mieux ?

**MADAME SORBIN**

Eh ! je m'y tiens, Mesdames, je m'y tiens, c'est nous qui avons le mieux, et je bénis le ciel de m'en avoir fait participante, il m'a comblé d'honneurs, et je lui en rends des grâces nonpareilles.

**UNE DES FEMMES**

Hélas ! Cela est bien juste.

**ARTÉNICE**

Pénétrons-nous donc un peu de ce que nous valons, non par orgueil, mais par reconnaissance.

**LINA**

Ah ! si vous entendiez Persinet là-dessus, c'est lui qui est pénétré suivant nos mérites.

**UNE DES FEMMES**

Persinet n'a que faire ici ; il est indécent de le citer.

**MADAME SORBIN**

Paix, petite fille, point de langue ici, rien que des oreilles ; excusez, Mesdames ; poursuivez, la camarade.

**ARTHÉNICE**

Examinons ce que nous sommes, et arrêtez-moi, si j'en dis trop ; qu'est-ce qu'une femme, seulement à la voir ? En vérité, ne dirait-on pas que les dieux en ont fait l'objet de leurs plus tendres complaisances ?

**UNE DES FEMMES**

Plus j'y rêve, et plus j'en suis convaincue.

**UNE DES FEMMES**

Cela est incontestable.

**UNE AUTRE FEMME**

Absolument incontestable.

**UNE AUTRE FEMME**

C'est un fait.

**ARTHÉNICE**

Regardez-la, c'est le plaisir des yeux.

**UNE FEMME**

Dites les délices.

**ARTHÉNICE**

Souffrez que j'achève.

**UNE FEMME**

N'interrompons point.

**UNE AUTRE FEMME**

Oui, écoutons.

**UNE AUTRE FEMME**

Un peu de silence.

**UNE AUTRE FEMME**

C'est notre chef qui parle.

**UNE AUTRE FEMME**

Et qui parle bien.

**LINA**

Pour moi, je ne dis mot.

**MADAME SORBIN**

Se taira-t-on ? car cela m'impatiente !

**ARTHÉNICE**

Je recommence : regardez-la, c'est le plaisir des yeux ; les grâces et la beauté, déguisées sous toutes sortes de formes, se disputant à qui versera le plus de charmes sur son visage et sur sa figure. Eh ! qui est-ce qui peut définir le nombre et la variété de ces charmes ? Le sentiment les saisit, nos expressions n'y sauraient atteindre. (*Toutes les femmes se redressent ici. Arthénice continue.*) La femme a l'air noble, et cependant son air de douceur enchante. (*Les femmes ici prennent un air doux.*)

**UNE FEMME**

Nous voilà.

**MADAME SORBIN**

Chut !

### **ARTHÉNICE**

C'est une beauté fière, et pourtant une beauté mignarde ; elle imprime un respect qu'on n'ose perdre, si elle ne s'en mêle ; elle inspire un amour qui ne saurait se taire ; dire qu'elle est belle, qu'elle est aimable, ce n'est que commencer son portrait ; dire que sa beauté surprend, qu'elle occupe, qu'elle attendrit, qu'elle ravit, c'est dire, à peu près, ce qu'on en voit, ce n'est pas effleurer ce qu'on en pense.

### **MADAME SORBIN**

Et ce qui est encore incomparable, c'est de vivre avec toutes ces belles choses-là, comme si de rien n'était ; voilà le surprenant, mais ce que j'en dis n'est pas pour interrompre, paix !

### **ARTHÉNICE**

Venons à l'esprit, et voyez combien le nôtre a paru redoutable à nos tyrans ; jugez-en par les précautions qu'ils ont prises pour l'étouffer, pour nous empêcher d'en faire usage ; c'est à filer, c'est à la quenouille, c'est à l'économie de leur maison, c'est au misérable tracas d'un ménage, enfin c'est à faire des nœuds, que ces messieurs nous condamnent.

### **UNE FEMME**

Véritablement, cela crie vengeance.

### **ARTHÉNICE**

Ou bien, c'est à savoir prononcer sur des ajustements, c'est à les réjouir dans leurs soupers, c'est à leur inspirer d'agréables passions, c'est à régner dans la bagatelle, c'est à n'être nous-mêmes que la première de toutes les bagatelles ; voilà toutes les fonctions qu'ils nous laissent ici-bas ; à nous qui les avons polis, qui leur avons donné des mœurs, qui avons corrigé la férocité de leur âme ; à nous, sans qui la terre ne serait qu'un séjour de sauvages, qui ne mériteraient pas le nom d'hommes.

### **UNE DES FEMMES**

Ah ! les ingrats ; allons, Mesdames, supprimons les soupers dès ce jour.

### **UNE AUTRE**

Et pour des passions, qu'ils en cherchent.

### **MADAME SORBIN**

En un mot comme en cent, qu'ils filent à leur tour.

### **ARTHÉNICE**

Il est vrai qu'on nous traite de charmantes, que nous sommes des astres, qu'on nous distribue des teints de lis et de roses, qu'on nous chante dans les vers, où le soleil insulté pâlit de honte à notre aspect, et, comme vous voyez, cela est considérable ; et puis les transports, les extases, les désespoirs dont on nous régale, quand il nous plaît.

### **MADAME SORBIN**

Vraiment, c'est de la friandise qu'on donne à ces enfants.

### **UNE AUTRE FEMME**

Friandise, dont il y a plus de six mille ans que nous vivons.

### **ARTHÉNICE**

Et qu'en arrive-t-il ? que par simplicité nous nous entêtons du vil honneur de leur plaire, et que nous nous amusons bonnement à être coquettes, car nous le sommes, il en faut convenir.

### **UNE FEMME**

Est-ce notre faute ? Nous n'avons que cela à faire.

### **ARTHÉNICE**

Sans doute ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que la supériorité de notre âme est si invincible, si opiniâtre, qu'elle résiste à tout ce que je dis là, c'est qu'elle éclate et perce encore à travers cet avilissement où nous tombons ; nous sommes coquettes, d'accord, mais notre coquetterie même est un prodige.

### **UNE FEMME**

Oh ! tout ce qui part de nous est parfait.

### **ARTHÉNICE**

Quand je songe à tout le génie, toute la sagacité, toute l'intelligence que chacune de nous y met en se jouant, et que nous ne pouvons mettre que là, cela est immense ; il y entre plus de profondeur d'esprit qu'il n'en faudrait pour gouverner deux mondes comme le nôtre, et tant d'esprit est en pure perte.

**MADAME SORBIN**, *en colère.*

Ce monde-ci n'y gagne rien ; voilà ce qu'il faut pleurer.

### **ARTHÉNICE**

Tant d'esprit n'aboutit qu'à renverser de petites cervelles qui ne sauraient le soutenir, et qu'à nous procurer de sots compliments, que leurs vices et leur démence, et non pas leur raison, nous prodiguent ; leur raison ne nous a jamais dit que des injures.

## **MADAME SORBIN**

Allons, point de quartier ; je fais vœu d'être laide, et notre première ordonnance sera que nous tâchions de l'être toutes. (*À Arthénice.*) N'est-ce pas, camarade ?

## **ARTHÉNICE**

J'y consens.

## **UNE DES FEMMES**

D'être laides ? Il me paraît à moi, que c'est prendre à gauche.

## **UNE AUTRE FEMME**

Je ne serai jamais de cet avis-là, non plus.

## **UNE AUTRE FEMME**

Eh ! mais qui est-ce qui pourrait en être ? Quoi ! s'enlaidir exprès pour se venger des hommes ? Eh ! tout au contraire, embellissons-nous, s'il est possible, afin qu'ils nous regrettent davantage.

## **UNE AUTRE FEMME**

Oui, afin qu'ils soupirent plus que jamais à nos genoux, et qu'ils meurent de douleur de se voir rebutés ; voilà ce qu'on appelle une indignation de bon sens, et vous êtes dans le faux, Madame Sorbin, tout à fait dans le faux.

## **MADAME SORBIN**

Ta, ta, ta, ta, je t'en réponds, embellissons-nous pour retomber ; de vingt galants qui se meurent à nos genoux, il n'y en a quelquefois pas un qu'on ne réchappe, d'ordinaire on les sauve tous ; ces mourants-là nous gagnent trop, je connais bien notre humeur, et notre ordonnance tiendra ; on se rendra laide ; au surplus ce ne sera pas si grand dommage, Mesdames, et vous n'y perdrez pas plus que moi.

## **UNE FEMME**

Oh ! doucement, cela vous plaît à dire, vous ne jouez pas gros jeu, vous ; votre affaire est bien avancée.

## **UNE AUTRE**

Il n'est pas étonnant que vous fassiez si bon marché de vos grâces.

## **UNE AUTRE**

On ne vous prendra jamais pour un astre.

**LINA**

Tredame, ni vous non plus pour une étoile.

**UNE FEMME**

Tenez, ce petit étourneau, avec son caquet.

**MADAME SORBIN**

Ah ! pardi, me voilà bien ébahie ; eh ! dites donc, vous autres pimbêches, est-ce que vous croyez être jolies ?

**UNE AUTRE**

Eh ! mais, si nous vous ressemblons, qu'est-il besoin de s'enlaidir ? Par où s'y prendre ?

**UNE AUTRE**

Il est vrai que la Sorbin en parle bien à son aise.

**MADAME SORBIN**

Comment donc, la Sorbin ? m'appeler la Sorbin ?

**LINA**

Ma mère, une Sorbin !

**MADAME SORBIN**

Qui est-ce qui sera donc madame ici ; me perdre le respect de cette manière ?

**ARTHÉNICE**, *à l'autre femme.*

Vous avez tort, ma bonne, et je trouve le projet de Madame Sorbin très sage.

**UNE FEMME**

Ah ! je le crois ; vous n'y avez pas plus d'intérêt qu'elle.

**ARTHÉNICE**

Qu'est-ce que cela signifie ? M'attaquer moi-même ?

**MADAME SORBIN**

Mais voyez ces guenons, avec leur vision de beauté ; oui, Madame Arthénice et moi, qui valons mieux que vous, voulons, ordonnons et prétendons qu'on s'habille mal, qu'on se coiffe de travers, et qu'on se noircisse le visage au soleil.

## **ARTHÉNICE**

Et pour contenter ces femmes-ci, notre édit n'exceptera qu'elles, il leur sera permis de s'embellir, si elles le peuvent.

## **MADAME SORBIN**

Ah ! que c'est bien dit ; oui, gardez tous vos affiquets, corsets, rubans, avec vos mines et vos simagrées qui font rire, avec vos petites mules ou pantoufles, où l'on écrase un pied qui n'y saurait loger, et qu'on veut rendre mignon en dépit de sa taille, parez-vous, parez-vous, il n'y a pas de conséquence.

## **UNE DES FEMMES**

Juste ciel ! qu'elle est grossière ! N'a-t-on pas fait là un beau choix ?

## **ARTHÉNICE**

Retirez-vous ; vos serments vous lient, obéissez ; je romps la séance.

## **UNE DES FEMMES**

Obéissez ? voilà de grands airs.

## **UNE DES FEMMES**

Il n'y a qu'à se plaindre, il faut crier.

## **TOUTES LES FEMMES**

Oui, crions, crions, représentons.

## **MADAME SORBIN**

J'avoue que les poings me démangent.

## **ARTHÉNICE**

Retirez-vous, vous dis-je, ou je vous ferai mettre aux arrêts.

## **UNE DES FEMMES, *en s'en allant avec les autres.***

C'est votre faute, Mesdames, je ne voulais ni de cette artisanne, ni de cette princesse, je n'en voulais pas, mais l'on ne m'a pas écoutée.

**TEXTE 2 : Voltaire « Femmes, soyez soumises à vos maris ! » Dialogue supposé entre l'abbé de Châteauneuf, mort en 1709, et la femme du premier maréchal de Grancey, morte en 1694 (1768).**

L'abbé de Châteauneuf me contait un jour que M<sup>me</sup> la maréchale de Grancey était fort impérieuse ; elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile ; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée ; elle disait : « Vous pensez donc que ces actions m'ont coûté des efforts ? » Ses amants l'adoraient, ses amis la chérissaient, et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation, et dans ce cercle d'amusements qui occupent sérieusement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain, et les intérêts de son cœur. Enfin, quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de Racine, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place ; qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentiments, et le tableau de sa vie.

On lui fit lire Montaigne : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de Plutarque : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. « Qu'avez-vous donc, madame ? » lui dit-il.

— J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris* ; j'ai jeté le livre.

— Comment, madame ! Savez-vous bien que ce sont les Épîtres de saint Paul ?

— Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très impoli. Jamais Monsieur le maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre saint Paul était un homme très difficile à vivre. Était-il marié ?

— Oui, madame.

— Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris !* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais : Voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises, s'il vous plaît ? Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un

homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort sans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez ?*

« Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! Parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

« Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un État à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle. »

L'abbé de Châteauneuf, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

« À propos, dit-elle, est-il vrai que Mahomet avait pour nous tant de mépris qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, et que nous ne serions admises qu'à l'entrée ?

— En ce cas, dit l'abbé, les hommes se tiendront toujours à la porte ; mais consolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorants et méchants nous ont bien trompés comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambassadeur à la Porte.

— Quoi ! il n'est pas vrai, monsieur, que Mahomet ait inventé la pluralité des femmes pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'est pas vrai que nous soyons esclaves en Turquie, et qu'il nous soit défendu de prier Dieu dans une mosquée ?

— Pas un mot de tout cela, madame ; Mahomet, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et restreinte. Le sage Salomon possédait sept cents épouses. Mahomet a réduit ce nombre à quatre seulement. Mesdames iront en paradis tout comme messieurs, et sans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici : car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très imparfaitement.

— Hélas ! vous avez raison, dit la maréchale : l'homme est bien peu de chose. Mais, dites-moi ; votre Mahomet a-t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris ?

— Non, madame, cela ne se trouve point dans l'*Alcoran*.

— Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

— Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'occasion ; elles vont à la mosquée à leurs heures, et à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez, comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissent ni à l'Opéra ni à la comédie ; mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople, qui est la patrie d'Orphée, il y avait un Opéra, les dames turques ne remplissent les premières loges ?

— *Femmes, soyez soumises à vos maris !* disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce Paul était bien brutal.

— Il était un peu dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas saint Pierre, qui était un assez bonhomme. D'ailleurs, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme.

— Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale ; » et elle se remit à sa toilette.

**TEXTE 3 : *La faute à Eve*, chanson écrite et interprétée par Anne Sylvestre, extraite de l'album « *J'ai de bonnes nouvelles* » (1978)**

D'abord elle a goûté la pomme,  
même que ce n'était pas bon.  
Y avait rien d'autre, alors en somme  
elle a eu raison, eh bien, non?  
Ça l'a pourtant arrangé, l'homme,  
c'était pas lui qui l'avait fait.  
N'empêche, il l'a bouffée, la pomme,  
jusqu'au trognon et vite fait.  
Oui, mais c'est la faute à Eve.  
Il n'a rien fait, lui, Adam.  
Il n'a pas dit "Femme, je crève,  
rien à se mettre sous la dent.  
D'ailleurs, c'était pas terrible,  
même pas assaisonné.  
C'est bien écrit dans la bible:  
Adam, il est mal tombé.  
Après ça, quand Dieu en colère  
leur dit avec des hurlements:  
"Manque une pomme à l'inventaire!  
Qui l'a volée? C'est toi, Adam?"  
Eve s'avança, fanfaronne, et dit  
"Mais non, papa, c'est moi,  
mais, d'ailleurs, elle était pas bonne,  
faudra laisser mûrir, je crois".  
Alors c'est la faute à Eve  
s'Il les a chassés d'en haut,  
et puis Adam a pris la crève:  
il avait rien sur le dos.  
Eve a dit: "Attends, je cueille  
des fleurs". C'était trop petit.  
Fallait une grande feuille  
pour lui cacher le zizi.  
Après ça, quelle triste affaire.  
Dieu leur a dit: "Faut travailler".  
Mais qu'est-ce qu'on pourrait bien faire?  
Eve alors a dit: "J'ai trouvé".  
Elle s'arrangea, la salope,  
pour faire et porter les enfants.  
Lui poursuivait les antilopes  
et les lapins pendant ce temps.  
C'est vraiment la faute à Eve

si Adam rentrait crevé.  
Elle avait une vie de rêve,  
elle s'occupait des bébés,  
défrichait un peu la terre,  
semait quelques grains de blé,  
pétrissait bols et soupières,  
faisait rien de la journée.  
Pour les enfants, ça se complique.  
Au premier fils il est content,  
mais quand le deuxième rapplique,  
il devient un peu impatient.  
Le temps passe. Adam fait la gueule:  
il s'aperçoit que sa nana  
va se retrouver toute seule  
avec trois bonhommes à la fois.  
Là, c'est bien la faute à Eve:  
elle n'a fait que des garçons  
et le pauvre Adam qui rêve  
de changer un peu d'horizon,  
lui faudra encore attendre  
de devenir grand papa  
pour tâter de la chair tendre  
si même il va jusque là.  
En plus, pour faire bonne mesure,  
elle nous a collé un péché  
qu'on se repasse et puis qui dure.  
Elle a vraiment tout fait rater.  
Nous, les filles, on est dégueulasses,  
paraît qu'ça nous est naturel,  
et les garçons, comme ça passe  
par chez nous, ça devient pareil.  
Mais si c'est la faute à Eve,  
comme le bon Dieu l'a dit,  
moi, je vais me mettre en grève,  
j'irai pas au paradis.  
Non, mais qu'est-ce qu'Il s'imagine?  
J'irai en enfer tout droit.  
Le bon Dieu est misogyne,  
mais le diable, il ne l'est pas, ah!

**TEXTE 4 : *La côtelette* - Chanson écrite et interprétée par Brigitte Fontaine, extraite de l'Album « *Dévaste-moi* » (2008)**

Je suis une fanfreluche  
Un p'tit chien en peluche  
Je suis une fleur en pot  
Je suis un bib'lot  
Je suis un bilboquet  
Rien qu'un petit jouet  
Je suis la femme

Je ne pens' pas avec ma tête  
Qui sert à la décoration  
Je n'ai pas d'âm' j'suis comm' un' bête  
D'ailleurs j'ai les cheveux trop longs  
Mes ongles c'est pas pour griffer  
C'est pour y mettre du vernis  
L'oreille c'est pas pour écouter  
Pour les connaisseurs c'est un fruit

Je suis un' confiture  
Je suis une pâture  
Je suis un liseron  
Je suis un édredon  
Je suis une poupée  
Et je suis un gibier  
Je suis la femme

Si j'ai un nez et si j'ai deux pieds  
Comm' si j'étais un être humain  
C'est pour ne pas désorienter  
Si j'ai deux yeux si j'ai deux mains  
C'est seul'ment pour faire illusion  
Que l'homm' soit pas dépaysé  
C'est une bonne imitation  
On pourrait presque s'y tromper

Je suis un accoudoir  
Je suis un reposoir  
Un monstre familier  
Une puce dressée  
Poète prends ta lyre  
Tu pourrais presque dire  
Qu'il ne me manque  
Que la parole

## **DOCUMENT 1**

**Vidéo de la campagne contre les inégalités salariales hommes femmes (2009) :**  
[http://www.dailymotion.com/video/xam8tc\\_egalite-homme-femme\\_fun](http://www.dailymotion.com/video/xam8tc_egalite-homme-femme_fun)

DOCUMENT 2

Planche de la bande dessinée *Les Frustrés 2*, par Claire Bretécher (1977)

